

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 25

Artikel: Hommes et femmes, au Champ-de-l'Air
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rempli de poudre, et ayant, au milieu, une bougie allumée.

Le commandant portugais prit flegmatiquement un cigare, l'alluma à la bougie, et dit à ses camarades anglais : « Maintenant à vous, messieurs ! »

Les Anglais, se regardant avec de grands yeux, devinrent livides.

— Ah ! dit le Portugais en souriant, vous n'aimez pas les allumettes dont se servent habituellement les officiers de la marine portugaise !

Allons, matelot, ajouta-t-il, emportez ce baril et donnez des allumettes à ces messieurs.

La lettre de notre correspondant, datée du 27 mai, a été mise à la poste le 30. Elle a mis 20 jours à nous parvenir.

A quelque chose malheur est bon.

(Origine de l'industrie à La Vallée.)

Les lignes suivantes, que nous empruntons à la *Chronique de La Vallée*, semblent justifier ce proverbe :

« En 1706, à la suite d'une longue sécheresse, le feu dévora une partie des forêts de La Vallée, situées à l'Orient de l'Orbe. L'incendie dura plusieurs jours et ruina les familles qui se livraient à l'exploitation forestière. Mais de ce mal sortit un bien, l'industrie, car il fallut alors chercher les moyens de vivre.

» Les arts et l'industrie commencèrent à s'introduire dans la contrée. L'écriture se perfectionna ; plusieurs jeunes gens s'instruisirent pour pouvoir ensuite instruire les autres dans les écoles. Quelques-uns apprirent les métiers de tailleur, de cordonnier, de menuisier.

» C'est aussi à cette époque qu'on fit les premières horloges en bois. Jusqu'à ce temps, on comptait les heures, le jour, par le passage du soleil et de l'ombre dans les cheminées, et, la nuit, par l'inspection des astres. Bientôt on fabriqua des horloges en fer et en laiton, des couteaux, des rasoirs, des serrures, des boucles, des fusils.

» On établit des jardins à légumes ; les femmes apprirent à tricoter. Au paravant, on ne portait point de bas, mais des guêtres larges et sans boutons, qui n'entraient pas dans le soulier ; le tout en grossier drap de laine, comme le reste de l'habillement. »

Les débuts d'une reine.

On sait qu'on a fêté dernièrement le soixante-seizième anniversaire de la reine d'Angleterre. A cette occasion, le *Petit Parisien* a donné des détails très curieux sur l'attitude de la princesse Victoria, lorsque la nouvelle de son avènement au trône lui fut apportée. Les voici :

Il est curieux, en ce moment, d'évoquer les débuts de ce très long règne qui, au régime de l'absolutisme de Guillaume IV, faisait succéder, en Angleterre, le régime constitutionnel dans l'acception complète du mot.

Guillaume IV ne laissait aucun héritier. La couronne devait passer régulièrement à la fille de son frère, le duc de Kent ; c'était la princesse Victoria. Elle avait dix-huit ans.

La mort du roi avait été plus brusque qu'on ne pensait. La façon dont la princesse fut instruite de son avènement au trône est curieuse.

Guillaume IV était mort dans la nuit, à Windsor, après avoir, dit-on (ce qui ne manquerait pas de grandeur), mis à profit son dernier instant de lucidité pour signer la grâce d'un condamné à mort.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le docteur Howley, l'archevêque de Canterbury et le grand chambellan, le marquis de Conyngham, se dirigèrent vers Kensington pour porter la nouvelle à l'héritière du trône d'Angleterre.

Il existe de cette scène une relation, pittoresque dans ses détails précis, faite naguère par miss Wynn.

Les trois envoyés n'arrivèrent à Kensington qu'à cinq heures du matin. Ils frappèrent longtemps avant de pouvoir réveiller le concierge. On les fit ensuite attendre dans la cour, puis ils entrèrent dans une salle du rez-de-chaussée où on parut les oublier. Ils sonnèrent de nouveau et envoyèrent une suivante de la princesse l'avertir qu'ils demandaient audience pour une affaire de la plus haute importance.

Après une nouvelle attente, ils durent sonner une seconde fois et demander la cause de tant de retards. La suivante déclara que la princesse dormait d'un sommeil si profond qu'on ne pouvait se décider à la réveiller.

— Nous sommes venus vers la reine, répondit le marquis de Conyngham, pour des affaires d'Etat qui doivent passer même avant son sommeil.

On se décida alors seulement à chéir.

La princesse Victoria arriva aussitôt vêtue seulement d'un long peignoir blanc et d'un châle jeté sur ses épaules, les cheveux flottants.

Elle apprit « avec un sang-froid étonnant » la nouvelle considérable qu'on lui apportait. Cette jeune fille de dix-huit ans n'eut pas une défaillance, ne donna pas un signe d'émotion, contrairement à ce qu'attendaient les messagers. Elle annonça qu'elle tiendrait un Conseil privé le même jour, à onze heures, après avoir prêté serment entre les mains du lord chancelier.

A l'heure dite, elle paraissait, en vêtements de deuil très simples, devant les Lords et accomplissait les formalités traditionnelles. Elle reçut ensuite le serment des membres du Conseil.

Un témoin et acteur de cette scène, lord Greville, l'a ainsi décrite : « Lorsque les deux vieillards, ses oncles, s'agenouillant devant elle, lui promirent fidélité et baisèrent sa main, je la vis rougir jusqu'aux yeux, comme si elle eût été frappée du contraste qui éclatait ainsi entre la loi civile et la loi naturelle. Ce fut la seule marque d'émotion qu'elle laissa échapper. Elle accueillit ses oncles avec beaucoup de grâce et d'affabilité, les embrassa l'un et l'autre, puis, se levant, s'avança vers

le duc de Sussex qui était le plus éloigné et que ses infirmités empêchaient d'arriver jusqu'à elle. La multitude d'hommes qui se présentaient pour prêter serment parut d'abord la déconcerter un peu... Puis elle reprit un calme parfait. Elle resta ainsi jusqu'à la fin de la cérémonie, jetant quelquefois un regard à son premier ministre pour lui demander conseil, lorsqu'elle avait quelque hésitation, ce qui, du reste, arriva rarement... Quoiqu'elle fût de petite taille et sans grande prétention à la beauté, ses manières pleines de grâce donnaient à sa personne un abord agréable. »

Le couronnement de la reine Victoria eut lieu l'année suivante.

Deux ans après son avènement, elle se mariait. On sait que son mariage, chose rare parmi les souverains, fut un mariage d'amour. Elle épousait son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qui mourut en 1861. La reine, depuis, n'a pas quitté le deuil.

On landstourmier.

Ora qu'on a vu stâo teimps passâ clliâo brâvo vilhio landstourmiers martsî ao pas et maniÿi lo pétâiru, on sâ à quiet s'ein teni ; et se y'avâi dâo grabudzo à la frontiére, ma fâi gâ po l'ennemi : trovérâi cauqon po lâi repondrê.

L'ont don z'u y'a on part dê senannês onna petite abâÿi iô on lè z'a armâ et équipâ et iô on lè z'a fé manoeuvrâ ; et on a bin vu que c'est onco dâi gaillâ d'attaque quand bin y'ein a petêtrê on part permileu que sont on bocon trâo fignolets po êtrê fermo quie ; ma y'ein a pou.

Quand clliâo dê pè Dzenêva sê sont rasseimbliâ, plio vessâi ; et coumeint la pliodze ne dussê jamé arretâ on trouppier, sê mettîont tot parâi ein reing que dévânt. On gaillâ que ne sê tsaillessâi pas dê sailli pè cé teimps, restâvê à la chotta su lo pas dê porta de 'na mâison, et diabe lo pas que l'allâvê s'alligni quand bin lè z'autro lâi étîont dza ti.

— Hardi ! hardi ! se lâi criê lo capitaino, dêpatseïn-no ! que dâo diablo atteindevô ?

— Y'atteindo ma fenna, que dussê m'apportâ on parapliodze ! repond lo terriblio sordâ.

Hommes et femmes, au Champ-de-l'Air. — Nous extrayons le passage suivant d'un compte-rendu administratif, de 1823, sur l'hospice des aliénés :

« Le régime alimentaire de la maison du Champ-de-l'Air est simple et approprié aux habitudes et à la condition de ceux qui l'habitent, etc.

Les aliénés sont servis, quelques-uns dans des vases d'étain ; le plus grand nombre dans de la terre commune ; on leur accorde une cuiller et une fourchette, mais pas de couteau. Les repas se prennent en commun ; les individus de chaque sexe sont réunis dans leurs réfectoires séparés et sont assis à la

même table. Les hommes observent en mangeant beaucoup d'ordre et de tranquillité et assez de propreté. Les repas des femmes sont beaucoup plus bruyants et ne sont pas exempts de disputes. »

Nous retrouvons dans nos notes un curieux catalogue des différentes demeures occupées par Napoléon depuis son arrivée à Paris, en 1784, jusqu'en 1815 :

1° Une place dans un galetas à l'Ecole militaire ;

2° Une chambrette, sous le toit, quai Conti ;

3° Une mansarde, hôtel de Metz, rue du Mail ;

4° Une chambre, hôtel des Droits de l'Homme, rue des Fossés-Montmartre ;

5° Un petit appartement, rue de la Michodière, 19 ;

6° Une chambre, hôtel Mirabeau, impasse du Dauphin, aujourd'hui rue du Dauphin, devant Saint-Roch ;

7° L'hôtel à la Colonnade, rue Neuves-des-Capucines ;

8° L'hôtel rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire ;

9° Le palais du Luxembourg ;

10° Le palais des Tuileries.

Il faut ajouter à cette nomenclature, pour la compléter, les châteaux impériaux : Fontainebleau, Compiègne, etc., le palais de l'Elysée, que Napoléon habita pendant les Cent-Jours, où il signa sa dernière abdication, et à la Malmaison qui, après avoir vu le développement et l'accroissement de sa jeune gloire, a été sa dernière demeure en France.

Cette progression si étonnante prouve abondamment que l'on peut arriver à tout avec de la patience, de la volonté, une forte dose de génie, non moins d'audace, et enfin de la chance.

Fraises monstres. — Nous avons indiqué dernièrement le moyen d'obtenir des asperges d'une grandeur extraordinaire ; en voici un par lequel on peut obtenir le même phénomène avec les fraises, qui atteindront le volume d'une pomme reinette :

Prenez une carafe de cristal, jetez au fond une couche de terreau, arrosez afin de condenser la terre, prenez un bâton et faites au milieu de la terre un trou de deux centimètres, dans lequel vous ferez tomber l'une après l'autre six graines de fraisier, jetez ensuite une dernière couche de terreau et arrosez de nouveau.

Bouchez hermétiquement la carafe, cachez-la avec de la cire et attendez, en ayant soin de laisser la carafe dans un lieu chaud.

Quinze jours après la semence, vous verrez germer et, un mois après, vous aurez une fraise qui remplira la carafe.

Il ne vous restera plus qu'à casser le verre et à manger le fruit.

Les chiens de guerre en Allemagne.

On a fait, la semaine dernière, des essais très curieux et très instructifs sur l'utilité des chiens de guerre en temps de campagne. C'était aux environs de Dresde, sur le champ de courses ; on avait placé une compagnie au nord-ouest, qui était censée couvrir, contre un ennemi figuré, des transports de chevaux. On envoya à cet effet des sous-officiers, accompagnés de chiens dressés, qui devaient observer l'approche de l'ennemi ; ils s'éloignèrent d'environ deux kilomètres et entretenirent des communications avec la compagnie par l'entremise des chiens.

Le contrôle établit que, malgré une chaleur accablante, les chiens parcouraient ces deux kilomètres en moins de deux minutes ; l'un d'eux même, particulièrement dressé, les a parcourus, à plusieurs reprises, en une minute. De cette manière la compagnie put connaître, minute par minute, l'approche de l'ennemi et cesser le transport des chevaux en temps utile, avant d'être attaquée.

On a employé ces mêmes chiens d'une autre manière non moins curieuse : à la distribution des cartouches aux tirailleurs pendant les feux de peloton. Le chien est muni d'une sorte de selle pouvant contenir environ 300 cartouches ; avec cette charge il marche le long des lignes en s'arrêtant devant chaque homme qui lui prend les cartouches dont il a besoin. Lorsque la provision est épuisée, il accourt pour se faire recharger de nouveau et repartir à la distribution.

On a dressé aussi les chiens à rechercher des blessés et à appeler, par des aboiements, au secours de ceux-ci. Ils le font chacun d'une manière particulière ; tandis que les uns aboient près du corps jusqu'à ce qu'un ambulancier arrive, d'autres courent chercher un guide qu'ils amènent près du blessé, et, enfin, d'autres arrachent quelques morceaux d'habits ou prennent le képi, par exemple, qu'ils portent dans leurs gueules à leurs guides pour éveiller leur attention et les conduire ensuite près du malheureux blessé auquel il a dérobé ce morceau de vêtement.

Petits conseils aux ménagères.

Ces conseils, nous les extrayons d'une intéressante chronique, signée B. de B., dans le XIX^{me} Siècle.

Viandes pendant les chaleurs. — Il faut autant que possible tenir la viande en un endroit frais et obscur, où il sera bon de ménager un courant d'air ; mais en tout cas il est indispensable que le garde-manger soit entouré d'une toile métallique très serrée qui empêche les mouches d'y pénétrer. Un coup

d'œil donné de temps à autre à cette toile métallique, par la maîtresse du logis, ne sera pas inutile. Fort souvent en effet il arrive que, soit à la suite d'un coup, soit sous l'action de l'humidité, une petite ouverture s'y produise en quelque coin bien vite découvert par les mouches. Sans retard il faut remédier au mal ; mais, en général, il faudra d'abord que l'œil du maître découvre la fissure dont probablement la cuisinière ne soupçonnera pas même l'existence.

Fourmis. — L'office est souvent envahi par des insectes non ailés, notamment par les fourmis, car on sait que la visite d'une seule de celles-ci ne tarde pas à être suivie de l'apparition de bataillons serrés. Un lavage des planches des armoires et des rayons de l'office avec une solution d'alcools, dans la proportion d'un gramme d'alcools dissous dans un litre d'eau, est un excellent moyen d'éloigner ces incommodes visiteurs. Les jardiniers font un fréquent usage de cette décoction facile à faire, à bon marché, et ils en lotionnent le tronc et les branches des arbres fruitiers auxquels les fourmis viennent à s'attaquer.

Ce moyen est surtout recommandé dans le cas où l'envahissement a été complet et où l'on ne sait comment se débarrasser de ces parasites. Mais il est d'autres mesures préventives qu'une bonne ménagère a soin de prendre quand elle se croit menacée de visites intempestives. L'absinthe, la lavande, la basilic, le tabac et en général toutes les plantes à odeur caractéristique bien prononcée éloignent les fourmis et les insectes qui aiment à fréquenter le garde-manger et l'armoire aux provisions.

Le camphre, le poivre, le pyrèthre, etc., sont d'un grand secours pour protéger les meubles, tentures, vêtements et étoffes contre les dégâts que leur infligent les mites ; mais ils ont aussi l'inconvénient d'affecter désagréablement l'odorat de quelques personnes. Il est vrai qu'entre plusieurs maux choisir le moindre est encore une consolation relative.

Monsieur Alphonse. — Samedi, 29 juin, *M. Romain*, avec le concours des artistes du théâtre de l'Odéon, nous donnera une représentation de *M. Alphonse*, la célèbre et délicieuse comédie de M. Alexandre Dumas fils, et le **Rendez-vous**, ce ravissant petit chef-d'œuvre de Coppée.

Ce sera là une représentation absolument artistique, en ce sens que *M. Alphonse* aura la même interprétation que cet hiver à Paris, au second théâtre français, les premiers rôles étant tenus par M^{me} Tessandier et M. Romain.

Nos lecteurs auront sans doute immédiatement corrigé la grosse faute d'impression qui s'est glissée dans notre précédent numéro. En tête de l'article indiquant les diverses routes qui traversent le Jura, il faut lire : *Passages du Jura* et non : *Passages des Alpes*.

Définition de l'affiche contenant des réclames électorales : *Feuille de papier de couleur enduite de colle de chaque côté.*

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.